

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le silence

Caroline Piedra

---

Numéro 98, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Piedra, C. (2009). Le silence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (98), 70–73.

## Le silence

### Caroline Piedra

**L**ES DERNIÈRES LUEURS DU JOUR éclairaient faiblement le vaste salon. Fernando, le front appuyé contre la vitre tiède, regardait distraitemment les passants de l'Alameda, encore très animée en cette fin d'après-midi.

— Mon verre d'eau !

La voix un peu geignarde provenait de la pièce d'à côté.

Fernando entra doucement dans la chambre de Delia Herrera de Valenzuela. Celle-ci, assise sur son lit, prit aussitôt un air las. Après avoir bu une bien modeste gorgée de liquide, elle couvrit coquettement ses cheveux gris d'une petite dentelle claire, se leva prestement et se dirigea vers la porte d'entrée.

— N'oublie pas ma canne, je n'ai aucune envie de me casser le cou, et ne trainons pas, je veux être rentrée avant le début de la *telenovela*.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue, Fernando voulut prendre le bras de sa patronne pour traverser l'avenue, car ils la coupaient en plein milieu, loin des passages réservés aux piétons, selon les habitudes téméraires de doña Delia qui, en général, refusait de se plier aux conventions. À peine eut-elle senti la main du jeune homme effleurer son coude qu'elle retira son bras d'un geste brusque. Fernando n'y prêta aucune attention. Ce petit rituel avait lieu chaque fois qu'il accompagnait doña Delia quelque part, c'est-à-dire quand Soledad, sa tante, bonne de la famille Valenzuela depuis toujours, ne pouvait le faire.

En quelques minutes ils furent au Café de la Plaza, pâtisserie au passé élégant, encore réputée pour ses feuilletés aux amandes, et qu'il avait été de bon ton de fréquenter trente ans auparavant. Presque tous les jours, doña Delia s'installait sur la banquette de vieux velours, près des fenêtres d'où l'on pouvait observer à loisir les mouvements de la rue, et dégustait son café au lait accompagné de la fameuse gâterie. Fernando, comme Soledad, restait au comptoir et se joignait à d'autres bonnes, toutes vêtues des caractéristiques

tabliers bleu et blanc qui ne permettaient aucun doute quant à leur statut d'employées de maison.

Or, ce jour-là, il y avait une curiosité parmi les clients. Un homme dans la quarantaine s'était assis à la table jouxtant celle de doña Delia; il n'était pas très bien mis, son allure trahissait des origines rustiques mais, surtout, il avait sur l'épaule droite un perroquet perché. L'animal, aux couleurs flamboyantes et à la queue longue et rouge, scrutait avec le plus grand intérêt les dames pour la plupart âgées qui grignotaient en silence leur gâteau. L'œil noir de l'oiseau se posa sur doña Delia, qui soutint ce regard avec insolence. Le perroquet la salua aimablement :

— Je vous souhaite le bonjour, doña Delia.

Cette dernière resta interloquée, non pas tant par le fait que l'oiseau lui ait parlé mais parce qu'il s'adressait à elle sur un ton résolument familier. Elle lui répondit par un sourire poli mais distant.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

Doña Delia fit la sourde oreille. Les clientes allaient encore ragoter et elle n'avait nullement l'intention d'être l'objet de bavardages dont le quartier était si friand.

— Ne me répondez pas, señora, si cela vous met mal à l'aise devant les gens. Mais je vous avoue que je trouve cet endroit plutôt ennuyeux et il m'aurait plu de faire un brin de conversation avec vous.

Doña Delia avait toujours été très curieuse, et elle ne résista pas :

— Comment connaissez-vous mon nom ? souffla-t-elle à mi-voix, sans tourner la tête vers le volatile.

— Mais le monde est fort petit, vous ne me contredirez pas, j'espère !

Bien que cette réponse fut des plus évasives et, dans le fond, ne voulait rien dire du tout, un je ne sais quoi dans le ton du perroquet plut à doña Delia, qui commença à trouver ses façons plutôt séduisantes. Elle lui sourit, cette fois, carrément.

Le perroquet reprit :

— Je trouve votre teint plutôt terne, seriez-vous souffrante ?

Les problèmes de santé, les siens en particulier, étaient le sujet favori de doña Delia :

— Eh bien je ne vous cacherais pas que je suis mal en point, cette faiblesse qui ne me quitte jamais, sans parler de constantes douleurs aux articulations, et puis mon cœur, ah mon cœur, il est bien fatigué, se lamenta-t-elle, la mine apitoyée.

— Qu'en pensent les médecins ?

— Ce sont tous des ignorants de dernière catégorie. Quoi qu'ils puissent dire, je sens la fin proche, il ne me reste plus longtemps à vivre et j'en suis bien soulagée. J'ai vécu tout ce que j'avais à vivre, j'ai fait mon temps comme on dit. Ah, Seigneur, ouvre-moi les portes du Ciel afin que je m'en aille, voilà ce que je murmure tous les soirs avant de m'endormir.

— Doña Delia, vous attendez beaucoup de la mort ! Vous espérez d'elle la délivrance parce que vous croyez que la vie ici-bas ne vous concerne plus...

Le ton du perroquet se fit un peu plus grave :

— Pensez-vous la mériter ?

Doña Delia tourna la tête vers son interlocuteur, étonnée.

— Mériter ma mort ? Quelle question saugrenue ! J'ai toujours été une fervente catholique, il n'y a aucun doute sur mon droit à l'éternel repos.

— Señora, cela n'a rien à voir avec votre fréquentation de l'église. Avec toute mon estime, permettez-moi de vous dire que votre terme n'est pas si proche que vous le souhaitez.

Doña Delia répliqua vivement :

— Qu'en savez-vous ? Ces douleurs qui crispent mes os et ce cœur qui palpite quand bon lui semble, ce n'est pas assez, selon vous ? Non mais, quel culot tout de même !

— Le mal qui vous ronge n'est pas celui que vous croyez, doña Delia.

Cette dernière sentit de l'agacement sourdre en elle. Elle ne répondit pas et regarda ailleurs. Cet oiseau, eh bien, ce n'était qu'un oiseau justement. Pas la peine de participer à ses divagations. Après avoir terminé son feuilleté, elle s'en irait sans le saluer. Peut-être même se plaindrait-elle à son propriétaire, absorbé dans la lecture d'un quotidien, que son animal était fort mal élevé et qu'il ferait mieux de le surveiller, au moins dans les lieux respectables comme celui-ci.

Le perroquet n'avait apparemment pas l'intention de se taire si rapidement, car il lui lança :

— Devinez-vous, señora, que, contre toute attente, le silence qui alourdit vos lèvres hante votre corps et se terre dans l'ombre de votre âme vous enchaîne à la vie ?

Doña Delia pâlit. Il faisait encore chaud, elle sentit perler quelques gouttes de sueur sur sa lèvre supérieure. C'en était trop. Sans un mot, elle se leva, très droite et très blanche. Elle l'entendit encore :

— Je ne veux point vous fâcher, doña Delia ! Abandonnez votre mutisme, il y a ce fils, sa chair est née de la vôtre, cessez de vous cacher ! Vous ne serez libérée que lorsque vous aurez parlé, quand vous lui aurez dit que dans vos veines coule le même sang. Alors seulement vous serez prête à quitter ce monde que vous ne désirez plus. La vérité tue vous tient entre ses griffes ! Tant que vous, pauvre proie de nuits blanchies par le remords, n'aurez pas eu raison de votre silence, il vous tiendra en vie. Vous vous infligez là un lent supplice...

Doña Delia fut dehors en un instant. Fernando, étonné, la rejoignit aussitôt ; quand il vit des pointes d'irritation jaillir des yeux de sa patronne, il préféra ne pas poser de questions. Dans la rue, l'obscurité s'installait, les réverbères jetaient autour d'eux cette lumière dorée si caractéristique de la ville. L'air était doux. La señora et son employé regagnèrent lentement leur vieil immeuble. L'ascenseur aux grilles noires, encore rutilantes, vint les chercher en grinçant. Doña Delia s'accrochait à sa canne, très raide. Ce perroquet était absurde, et ses paroles encore plus. Toute cette histoire était ridicule. Mieux valait l'oublier et surtout ne plus s'adresser à des inconnus, quels qu'ils soient.

Fernando ouvrit la porte de l'ascenseur et s'effaça pour laisser passer doña Delia. La lumière de l'ampoule qui pendait, solitaire, au plafond rendait plus profonde la fossette du menton de la señora, la même que la sienne. En l'observant du coin de l'œil, le jeune homme réprima un sourire, comme chaque fois qu'il constatait l'évidence. Il entra à son tour et referma la porte grillagée derrière lui.

Doña Delia regarda la main de Fernando lorsqu'il appuya sur le bouton du cinquième étage et la trouva grossière ; elle détourna le regard avec froideur.